

# Quatre pièces de l'équipement militaire des Stockalper (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle)

Pierre CONTAT

Le Musée national suisse à Zurich a conservé en dépôt<sup>1</sup> pendant 55 ans, dans ses collections d'armes, quelques pièces d'équipement militaire provenant de la famille Stockalper. Il s'agit en l'occurrence d'un sabre suisse, de deux épées et d'un hausse-col.

Leur propriétaire, M. le marquis de Villa de Stockalper, décédé à Vourles (Rhône), le 25 novembre 1959, a eu la délicate attention de les léguer au Musée de Valère. Désormais, elles seront exposées dans la salle d'armes de notre musée cantonal où une vitrine a été judicieusement installée à cet effet par le conservateur, M. Albert de Wolff.

Les quatre pièces que nous allons étudier sont indiscutablement d'époques différentes ; elles n'ont par conséquent pas été à l'usage du même personnage. Nous les examinerons donc tour à tour, selon l'ordre chronologique.

## *I. Sabre suisse de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (pl. I)*

Cette arme blanche, magnifique travail de forge et d'orfèvrerie, est de beaucoup la plus importante du lot. Elle est certainement une des plus belles de sa catégorie existant encore de nos jours. D'une longueur peu ordinaire (128,5 cm.), elle devait appartenir à un personnage de stature imposante. Sa lame mesure à elle seule 107 centimètres et présente, tout comme sa poignée, les fameuses caractéristiques du sabre suisse<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Rapport annuel du Musée national suisse pour 1905, p. 84.

<sup>2</sup> L'origine du sabre suisse ne doit pas être recherchée dans l'armement utilisé au cours des siècles précédents, ni dans l'influence très active de l'équipement guerrier oriental au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle. Les badelaires que nous voyons si souvent reproduits dans les *Chroniques* de Diebold Schilling ne sont certainement pas des précurseurs du sabre suisse, et encore moins les fameux cimenterres orientaux.

Le sabre suisse a été créé pour lui-même. Dans aucun autre pays, on ne trouve à

Large de 3,4 centimètres, cette lame robuste possède trois gouttières dorsales qui se profilent jusque vers son extrémité. Cette dernière, sur une longueur de 38,5 centimètres, est à double tranchant et légèrement élargie. Vers la garde, et sur une face seulement, la lame est profondément poinçonnée. Ces marques, dont il ne nous a malheureusement pas été possible de déterminer le propriétaire, représentent une succession régulière de lettres X et B (en tout 5 X et 4 B).

La poignée mérite à elle seule une étude approfondie. D'une richesse et d'une finesse extraordinaires, la fusée se compose principalement de trois bagues d'argent ciselées et repoussées, celle qui occupe la position supérieure s'emboîtant très exactement sur la base du pommeau. Les bagues, bordées de fleurs de lys stylisées et ajourées, sont gravées de trophées guerriers.

Le pommeau présente une magnifique tête d'animal fabuleux, tenant autant du chien que du lion. Moustachu à souhait et possédant une abondante crinière, ce chef insolite présente deux longues oreilles pendantes, dont celle de droite est gravée du monogramme  $\text{H S}$ , surmontant les anciennes armes de Stockalper (à ce sujet, il est intéressant de noter que l'initiale H revient plusieurs fois dans les motifs décorant les bagues de la fusée). La gueule, légèrement entrouverte, laisse jaillir la langue dont la pointe est soudée sous les naseaux. Primitivement, en retrait de la langue, un anneau d'argent torsadé devait être enserré entre les mâchoires, comme le prouve l'orifice qui subsiste encore.

De dimensions plus réduites, mais aussi minutieusement travaillées, deux têtes identiques (celles-ci encore munies de leur anneau de gueule) ornent l'extrémité des quillons. Ces derniers, en forme de S horizontal, sont en fer et ont leur face antérieure incrustée de plaquettes d'argent gravées et ornées de petits mascarons en forme de tête de lion. Ces appliques d'argent sont rivées à travers les quillons, sans plaque de renfort ni contre-rivet.

cette époque une arme blanche possédant une pareille majesté et une telle puissance. Jamais son emploi n'a été vulgarisé ; ce fut toujours et exclusivement l'arme du chef, ce qui explique sa grande rareté et sa richesse arrogante.

La lame du sabre suisse, à un seul tranchant, n'est que très légèrement arquée et possède au dos deux ou trois cannelures (gouttières) qui se profilent jusqu'à sa pointe. A partir de cette dernière, et sur un tiers de sa longueur environ, la lame est à double tranchant, ce qui en fait une arme aussi bonne pour l'estoc que pour la taille.

La poignée est incurvée en sens inverse de la lame, et son pommeau figure une tête stylisée de lion, de chien ou d'animal fabuleux.

La garde est en forme de S, soit dans le plan de la lame, soit perpendiculairement à celle-ci, et l'extrémité de ses quillons reproduit généralement le même motif que celui qui orne le pommeau.

Un anneau de garde et un pas-d'âne, tous deux travaillés de motifs identiques, ornent la face externe de la garde. Opposé à ces parties défensives, un double anneau croisé de contre-garde en métal robuste et non ouvragé accentue encore cette défense et prouve bien que, si cette arme était avant tout une arme de parement, elle n'en devait pas moins servir au combat.

Le sabre suisse conserve ses caractéristiques (à l'exception de quelques petites modifications) jusque durant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle il se normalise et devient arme d'ordonnance pour certains corps de troupes.

L'anneau de garde est très large en son centre. Il est orné de la même manière que les quillons, au moyen d'une plaque d'argent rivée et gravée de motifs artistiques. Une très belle tête de lion occupe la partie la plus large de l'anneau, pendant que deux autres têtes, plus petites, ornent les flancs de cette partie de la poignée.

Le double anneau croisé de contre-garde est en fer, et seuls les deux tenants latéraux portaient à l'origine une bande d'argent gravée. Une de ces bandes manque aujourd'hui. Mais ce que l'on doit regretter le plus est la perte du pas-d'âne. Cet anneau de garde avancé devait porter, à une échelle réduite, la même décoration que l'anneau de garde proprement dit. Les traces de la cassure sont très nettes, et nous ne pouvons malheureusement plus que nous imaginer ce que devait être la poignée encore enrichie par son pas-d'âne.

Le possesseur de cette arme de parement devait être certainement un haut personnage militaire. De plus, il a dû indiscutablement exercer un ou plusieurs commandements importants. Comme nous pouvons dater ce sabre suisse avec assez de précision pour le situer dans le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, il semblerait qu'en étudiant la généalogie de la famille Stockalper, il soit relativement aisé de trouver le détenteur primitif de cette arme.

Toutefois, les différents documents que nous avons consultés aux Archives cantonales, grâce à l'amabilité de M. le Dr Ghika, ne sont pas suffisamment complets pour nous permettre une attribution sans appel.

Nous pouvons toutefois avancer avec le maximum de certitude que ce sabre suisse a été porté par Crispin Stockalper. Né en 1530, Crispin Stockalper semble avoir eu une carrière militaire glorieuse, et les distinctions tant civiles que militaires ont dû lui être généreusement accordées. Grand châtelain de Brigue en 1570, 1580 et 1588, il sert également comme capitaine sous les rois Henri III et Henri IV. Il exerce aussi le commandement en chef des troupes du duc de Deux-Ponts<sup>3</sup>. Nul doute que ces brillantes charges militaires soient à l'origine de l'attribution de ce sabre suisse.

Si nous comparons l'époque de la carrière militaire de ce grand chef avec celle de la fabrication de l'arme en question, il ressort clairement qu'elles concordent parfaitement. D'autre part, le monogramme insculpté dans le pommeau peut très bien être attribué à Crispin Stockalper (CS), l'initiale H représentant sans doute son grade militaire (*Hauptmann*). Cette même initiale, reproduite plusieurs fois dans les motifs décoratifs de la fusée, semble bien indiquer la fonction du possesseur de l'arme.

Quoi qu'il en soit, ce remarquable sabre suisse sera désormais un des fleurons de la salle d'armes du Musée de Valère.

<sup>3</sup> Eug. de Courten, art. *Stockalper*, dans *Almanach généalogique suisse*, t. VI, 1936, p. 692. — Voir aussi la gravure sur cuivre, par S. Bianchi, 1669, au Musée de Valère, où Crispin est représenté en armure au moment de son capitaneat en France (dans A. de Wolff, *Le Portrait valaisan*, Genève, 1957, p. 18).

## *II. Épée du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle (pl. II)*

La longueur totale de cette épée est de 106 centimètres pour une poignée de 13,5 centimètres seulement. Ce déséquilibre, anormal pour une épée dont la lame est relativement lourde, prouve bien que cette arme est un assemblage de parties provenant de deux épées différentes, bien que de même époque. La poignée appartient certainement à une épée de chasse de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et elle est monobloc. Les lignes de jointure entre le pommeau, la fusée et la garde sont fictives. Elles n'ont été figurées que dans un but décoratif, afin de bien séparer les motifs artistiques. Celui du pommeau, comme celui de la fusée, représente un groupe d'animaux s'entre-dévorant. Dans cet enchevêtrement de bêtes, nous reconnaissons aisément le lion, le cerf, l'ours et le chien.

La garde présente comme motif central une tête humaine grimaçante soufflant dans deux trompes de chasse. Les quillons sont formés de deux troncs ébranchés (rappel des armes des Stockalper ?) contre lesquels se dressent deux chiens éflancés.

Cette poignée, en argent massif, est un remarquable travail d'orfèvrerie et présente une grande finesse d'exécution.

La lame est de section rhombique et chacune de ses faces est gravée de deux pyramides d'arabesques encadrant un buste de turc coiffé d'un volumineux turban à aigrette. Elle ne porte aucune signature, mais il semble bien que nous nous trouvons en présence d'une lame de Solingen.

## *III. Épée du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle (pl. III)*

Présentant de grandes analogies de construction avec la précédente, l'épée que nous décrivons maintenant diffère notamment par sa poignée qui est en deux parties distinctes.

Le pommeau, qui présente une très belle tête de chien, se continue par la fusée. La ligne de jointure fictive de ces deux parties est donnée par un large collier fleurdelysé.

Au-dessous de ce collier, le cou velu et élancé se perd dans un bouquet de feuilles d'acanthes qui forme le corps central de la fusée.

La garde, séparée du reste de la poignée, présente en son centre et sur chacune de ses faces une tête de chien aux oreilles pendantes entourée de volutes. Les quillons ont la forme d'un S couché dans le plan de la lame. Ils sont gravés des mêmes motifs que ceux qui ornent le pommeau et la fusée : tête de chien émergeant de feuilles d'acanthes.

La lame est triangulaire et chacune de ses faces est fortement concave. La différence d'inclinaison des deux faces supérieures amène l'arête médiane vers l'arrière de la lame, et lui confère ainsi une légèreté remarquable et une robustesse accrue. Son tiers supérieur est entièrement gravé d'arabesques entrecoupées de devises latines :



Sabre suisse du XVI<sup>e</sup> siècle.



Epée composite du XVII<sup>e</sup> siècle.



Epée composite du XVII<sup>e</sup> siècle.





Hausse-col du Grand Stockalper (fin XVII<sup>e</sup> S.)



*Se Regere Seipsum Summa est Sapientia  
Soli Deo Gloria  
Fide sed Cui Vide  
Si Deus pro nobis quis contra nos  
Vim Vi Repellere Licet*

Au centre de ce champ de devises, un médaillon représentant un cerf hissing porte sur son pourtour l'inscription suivante :

RECTE FACIENDO NEMINEM TIMEAS

La face postérieure de la lame porte le même médaillon, mais ici la devise est remplacée par la signature de l'artisan qui forgea cette arme à Solingen :

ARNULDT BERNs ME FECIT SOLINGEN<sup>4</sup>

Les deux épées que nous venons d'étudier rapidement ne sont pas des armes de combat et elles devaient servir spécialement pour la tenue de ville.

#### IV. *Hausse-col de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (pl. IV)*

Ce hausse-col d'officier<sup>5</sup> est de dimensions assez réduites : 19,5 centimètres de haut sur 17,8 de large. Il consiste en une plaque d'argent martelée, doublée au verso d'un cuir retenu par 50 rivets à tête d'argent. Ces rivets, très rapprochés les uns des autres, forment un motif décoratif qui souligne le

<sup>4</sup> Il ne nous a malheureusement pas été possible de retrouver trace de cet Arnuldt Berns parmi les forgers du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>5</sup> L'introduction des armes à feu et leur utilisation massive sur les champs de bataille porte un coup mortel aux harnais de guerre. Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les cuirasses se font plus épaisses, et par conséquent plus lourdes, pour essayer de résister à la perforation des balles. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, leur poids devient tel, et leur efficacité toujours plus nulle, que l'on se décida à les supprimer totalement. A l'exception de quelques troupes spécialisées (pétardiers, mineurs, etc.) qui portent un casque et une cuirasse d'une épaisseur et d'un poids inimaginables, les autres unités abandonnent purement et simplement les défenses de corps.

Vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, seuls les Allemands portent encore l'armure et la demi-armure.

La défense des cavaliers consiste alors en général en un buffletin d'élan et en un grand collet de fer couvrant les épaules et le haut de la poitrine. Ce collet pouvait éventuellement protéger son propriétaire contre les coups de taille des armes blanches, mais il était par contre totalement inefficace contre les décharges des armes à feu.

Ce ne fut cependant pas sans un serrement de cœur que les gentilshommes de l'époque se séparèrent de leurs harnais de guerre. Toute une tradition de luxe et de panache disparaissait avec ces magnifiques armures. Et, bien que l'on ne s'en servît plus sur les champs de bataille, on continua à se faire portraiture bardé de fer, et ceci jusque sous la Régence.

Le hausse-col est une des lointaines survivances de la cuirasse. Sa protection est nulle, et il ne sert qu'à différencier l'officier de l'homme de troupe. Il est en fer ou en métal précieux et est gravé ou repoussé de motifs guerriers. La richesse de cette pièce crée une éternelle rivalité entre officiers, et ceux-ci n'hésitent pas à dépenser des sommes considérables pour pouvoir arborer un hausse-col artistiquement travaillé.

feston bordant le hausse-col. Celui-ci se fixait au moyen d'un lacet ou d'une chaînette empruntant les deux petits orifices qui se trouvent aux extrémités supérieures.

Le plastron est finement gravé de trophées guerriers et porte en chef le blason du propriétaire de cette très belle pièce : les nouvelles armoiries des Stockalper de la Tour appuyées à droite sur les armes de Riedmatten et à gauche sur les anciennes armes Stockalper. Le tout est surmonté de trois casques fermés et couronnés. Le heaume central porte une tour en cimier ; celui de droite, une aigle aux ailes éployées ; celui de gauche, deux troncs ébranchés et croisés.

Longeant la base inférieure de la collerette, la devise SUB UMBRA ALARUM TUARUM [*Ps.*, 16, 8] encadre ces armoiries.

La partie supérieure gauche porte trois poinçons assez effacés, dont il est difficile de connaître l'origine.

Au vu des armoiries, il semble assez aisé de déterminer quel fut le propriétaire de ce hausse-col. En effet, la présence des armes de Riedmatten nous permet de circonscrire nos recherches aux alliances des Stockalper avec la famille précitée et ceci dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous voyons aussitôt que la seule possibilité sérieuse est celle de Gaspard-Jodoc Stockalper (1609-1691), dit le Grand Stockalper, qui épousa en secondes noces en 1638 Cécile de Riedmatten.

Tout d'abord, nous aurions plutôt attribué ce hausse-col à son fils, Petermann Stockalper de la Tour (1654-1685), qui fut capitaine au service de Savoie et de France, mais il semble bien que l'héraldique valaisanne de cette époque n'admettait pas qu'un fils emploie les armes de sa mère.

Ce serait donc le Grand Stockalper lui-même qui aurait porté ce hausse-col dans les dernières années de sa vie, lors de son retour à Brigue, après son exil en Italie du Nord. La chose est très plausible et nous pensons pouvoir nous tenir à cette possibilité.